



Collectage de témoignages des ANCIENS COMBATTANTS EN ALGÉRIE NATIFS DE CAMOËL

par le Conseil des Sages 2025

Le 1^{er} novembre 1954, débute LA GUERRE D'INDÉPENDANCE ALGÉRIENNE

À partir de 1956, les jeunes sont massivement appelés en Algérie pour participer à une guerre qui ne dit pas son nom et qui leur laisse des souvenirs amers.

Le Conseil des Sages a souhaité recueillir les témoignages des Camoëlais qui ont combattu en Algérie. Beaucoup n'en avaient jamais parlé auparavant. Vous lirez cette découverte d'un autre pays, les amitiés, la camaraderie, la solidarité mais aussi les conditions matérielles défailtantes, la peur, le stress et la douleur.

La plupart avaient tout juste 20 ans et une cinquantaine de Camoëlais furent appelés en Algérie.

Un immense merci à ces Camoëlais qui ont accepté de partager leurs souvenirs et de témoigner. D'autres n'ont pas souhaité s'exprimer, ne pouvant raconter l'indicible. Ils ont tout notre respect.

Merci également aux familles Vagner et Panhelleux pour leur témoignage et le prêt de documents.



AFRIQUE DU NORD 1952 - 1962

Anciens d'A.F.N.,

Nous avons passé de nombreux mois de notre jeunesse
au service de notre pays.

On nous parlait de maintien de l'ordre.

Nous avons trouvé la guerre.

Nous avons combattu.

Gardes, patrouilles, embuscades, opérations, protection,
pacification ont été notre vie quotidienne.

Nous avons eu soif, nous avons eu froid, nous avons eu peur.
Nous sommes parfois allés jusqu'à l'extrême limite de nos forces.

La franche camaraderie, la grande solidarité
et l'indéfectible amitié qui régnaient entre nous,
nous ont permis de traverser les moments difficiles,
les pénibles épreuves que nous avons vécus.

Dans des conditions souvent douloureuses, engendrées par
une guerre révolutionnaire à laquelle nous n'étions pas préparés,
nous avons fait notre devoir sans jamais perdre de vue
les valeurs morales qui font honneur à notre civilisation.

Nous avons perdu des compagnons d'armes, des amis, des frères.
Leur souvenir est pour toujours présent dans nos mémoires.

Leurs noms, gravés sur les stèles du mémorial des
morbihannais morts pour la France en Afrique du Nord,
rappelleront aux générations futures le sacrifice de combattants
qui ont servi leur patrie avec courage et dignité.

JEAN LE CAM

Jean est né le 22 juillet 1938 à Couéron. Son père travaillait en usine à Basse-Indre. Il a 12 ans quand ses parents reviennent à Camoël. Ils reprennent la ferme des Bertho à Vieille Roche. Il vit et travaille à la ferme avec ses parents.

Il est appelé pour faire son service militaire à 20 ans.

Il part le 8 septembre 1958, pour l'Allemagne et ensuite, il est muté à Trêves où il fait ses classes (formation militaire) pendant 4 mois. De là, il part directement pour l'Algérie. Il rejoint d'abord Marseille pour prendre le bateau. Après 3 jours de navigation, il arrive à Alger pour y rester 2 jours et ensuite, il part pour Constantine.

48 heures après, son régiment est envoyé dans le désert du Sahara à Ezhel qui se situe à environ 100 km de la frontière du Soudan français devenu depuis le Mali.

Jean était chauffeur, il n'a jamais participé aux combats. La vie dans le désert était difficile car il n'y avait pas d'ombre. Le camp était installé sous des bâches tendues entre les camions et les jeeps. La vie s'est organisée : manger sous la bâche et dormir sous les camions.

Les soldats étaient ravitaillés par avion car ils avaient aménagé une piste. Pendant la journée, ils faisaient des patrouilles ou entretenaient les véhicules.



Jean tient dans ses bras le fennec qu'il avait apprivoisé.

Les Harkis qui les accompagnent, cherchent les rares points d'eau qui sont détectés par les dromadaires. Ces points d'eau disparaissent avec le mouvement des dunes. Quand un point d'eau est trouvé, les animaux (les dromadaires et les chèvres) boivent en premier et les hommes ensuite.

Il reste 24 mois en Algérie avec une seule permission au bout de 14 mois.

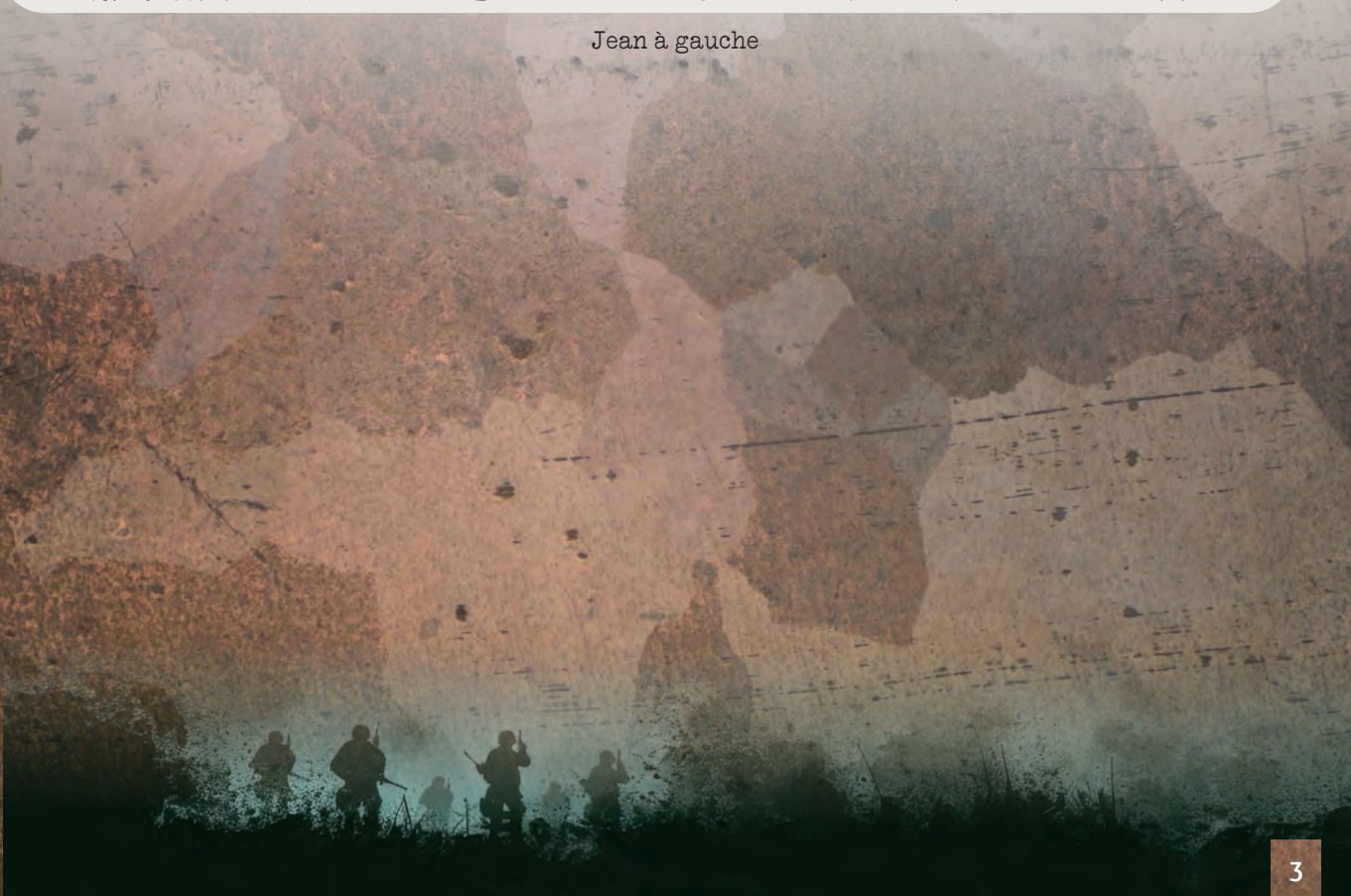
Pour Jean la vie en Algérie est un dépaysement total, c'est une autre culture et une autre façon de vivre mais ce qui le

marque le plus c'est l'extrême pauvreté des tribus rencontrées. Il dit « *Chez nous, on n'était pas bien riche, mais là-bas, c'était pire* ».

Malgré tout, il garde un bon souvenir des moments passés au camp avec les copains rencontrés. « *Je n'aurais jamais connu tout ça, si je n'étais pas parti en Algérie* ».



Jean à gauche



JOACHIM LOGODIN

Joachim Logodin est né le 19 juin 1937 à la Distillerie en Camoël.

En 1954, ses parents achètent une ferme à Piriac, et toute la famille quitte la commune.

Il travaille à la ferme avec ses parents, puis plus tard, il travaille à la pose d'un pipeline à Piriac jusqu'à ce qu'il parte à l'armée.

Le 2 septembre 1957, il est appelé pour les classes qui doivent durer 4 mois. Il part pour Rottweil en Allemagne où il passe ses permis de conduire. Ensuite il est envoyé à Feldkirch pendant 3 mois puis à Trèves sur les bords de la Moselle, pendant 6 mois.

Il est mobilisé le 2 septembre 1958 et il part pour l'Algérie. La traversée sur le « Liautey » dure 28 heures.

En Algérie, il se retrouve dans une ferme, la ferme Perrin, réquisitionnée pour l'armée, elle se trouve dans la région de l'Oranais au sud de Sidi Bel Abbès. Il y avait 1200 moutons dans cette ferme.

Pendant 4 mois, il est chargé de garder des vignes et de protéger des colons. En Oranie, il rencontre surtout des Espagnols.

Il rencontre aussi celui qui deviendra son ami, Christian N., qui est toujours volontaire pour les commandos, et avec qui il est toujours en contact aujourd'hui. Il est présent chez lui, le jour de l'interview.

Son engagement en Algérie durera 28 mois et demi dont 17 mois sans revenir en France pour une permission. Il y assurera le poste de chauffeur et participera aux combats.

Dans les champs d'orangers qu'il protège, il y a interdiction de prendre des oranges !



Il n'a pas été blessé... Là-bas, il ressent, jour après jour, cette sensation pesante de chaleur. Son père lui envoie en douce de l'argent pour s'offrir une bière qu'il boit souvent chaude !

Il fait des rencontres avec les Arabes qui parlent le français, mais se méfie des Fellaghas. Tous savaient que l'Algérie serait indépendante un jour. La guerre dure 8 ans, des gens ont

été tués pour rien. Une triste moyenne est établie à la fin de la guerre : 10 morts par jour !

On parle de guerre, la guerre d'Algérie n'était pas déclarée comme telle, mais comme un maintien de l'ordre.

Joachim a sa carte d'ancien combattant.

De cette période difficile, il garde de bons souvenirs : son lieutenant séminariste Alfred G. qu'il fallait emmener à la messe tous les dimanches contre un verre ; il a gardé le contact avec lui toute sa vie, il venait même passer des vacances à l'île d'Arz, chez Joachim. Il est décédé en 2022.

Il rêve encore de l'Algérie : la ferme de l'Olivier et ses bons copains. Il ne voyait pas beaucoup les colons mais seulement le gardien des moutons.

Il mangeait bien, faisait des frites dans la chambre le dimanche soir avec deux œufs durs que leur laissaient les cuisiniers le midi, parce qu'il n'y avait pas de repas prévu le soir.

Les populations arabes vivaient dans les douars (villages), dans des cahutes. Ils avaient peur des soldats ; les femmes étaient voilées et tous vivaient misérablement.

Il y a eu beaucoup de blessés pendant les gardes. Les Harkis qui étaient du côté des français avaient leur famille dans les douars à 800 m environ.

Les hommes mariés partaient aussi en Algérie, ceux qui avaient déjà fait leur service militaire et qui avaient 5 ans de plus à peu près, étaient rappelés et pouvaient partir plus longtemps.

Si, dans une même famille, il y avait deux frères en âge d'être appelés, un seul partait. Son frère qui est né en 1928, n'a pas fait la guerre d'Algérie.

À Camoël, il y a eu deux morts à déplorer pendant la guerre d'Algérie sur une cinquantaine d'appelés, Gérard Panhelleux et Jean-Claude Vagner un Camoélais d'adoption bien connu de tous.

En 1958: De Gaulle proclame l'Algérie Française.

En 1959: il parle de l'Algérie Algérienne mais gérée par la France!

En 1962: des français partent pour aider au rapatriement des colons français qui s'étaient expatriés.

La guerre se termine le 19 mars 1962.

Joachim a été démobilisé le 15 janvier 1960. Il a rendu son paquetage à la gendarmerie de Guérande.

À son retour en France, Joachim reprend son travail à la ferme, puis est embauché aux jardins du casino de la Baule, puis à la ville de la Baule où il fait toute sa carrière.



Joachim à droite

JEAN NIGET

Jean est né le 17 juillet 1934 au petit Corolais à Camoël, et il est ensuite scolarisé à l'école publique de Camoël (actuelle salle polyvalente).

Il travaille à la ferme de ses parents jusqu'à son départ à l'armée.

À 21 ans, le 9 septembre 1955, il part à Pont Réan près de Rennes pour faire ses classes (formation militaire) dans la Marine. (il fait les exercices sur la Vilaine).

Il rejoint Toulon par le train, ensuite il prend «Le Chélif» bateau de transport de troupes à fond plat.

Il arrive à Alger où sont débarqués 100 hommes, puis le bateau continue jusqu'à Oran pour y débarquer à nouveau une autre centaine d'hommes et ensuite, il fait route vers Philippeville (aujourd'hui Skikda) pour y débarquer le reste de la troupe.

Ils sont divisés en compagnies de 17 hommes. Ils avaient pour mission la protection du port de Stora qui est un petit port de pêche comme Tréguier et celle des pêcheurs quand ils sortaient en mer.

Ils logeaient dans un groupe scolaire et, sur le toit, il y avait une guérite pour surveiller.



En arrivant en Algérie, les soldats étaient accueillis par des enfants qui vendaient des oranges.

Jean n'a pas participé aux combats, mais seulement à des exercices.

Au cours d'un exercice, il s'est blessé à la main en tombant dans un fossé, la plaie s'étant infectée, il a dû être rapatrié en avion de Philippeville à Marignane pour être hospitalisé à Marseille.

Après une suspicion de polio, il est transféré à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, il y reste un mois puis revient un mois à Camoël. Il retourne ensuite

à Toulon pour une visite de contrôle qui lui permet de reprendre le service.

Il est embarqué sur le porte-avions «Arromanches» en tant que matelot pendant 14 mois. De ce fait, il a eu peu de contacts avec la population. À bord, il se fait deux bons copains. (Gustave M. de La Turballe et Michel R. de Quiberon).



Le Porte-avions L'Arromanches

Il est libéré le 30 octobre 1957. D'abord, il retourne travailler à la ferme de ses parents puis il embarque pour faire la pêche à la sardine à la Turballe avant de devenir patron pêcheur.



Jean au milieu, en tenue de sortie

GÉRARD PANHELLEUX

Gérard est né le 15 mars 1938 à Camoël, il vit avec sa famille au moulin de Saint-Louis, il est l'aîné d'une fratrie de six enfants.

À 14 ans, il part faire un apprentissage d'ajusteur à Josselin. À 17 ans, il entre aux chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire en tant qu'ajusteur.

Il est appelé pour partir en Algérie en 1958, il rejoint la caserne Mellinet à Nantes puis part à Granville faire ses classes à la caserne du Roc et à la caserne de Bazeille.

Puis c'est le départ pour l'Algérie; il arrive à Collo en Kabylie. Il est muté à Bessombourg, où il participe aux combats et à la protection des civils algériens.

Au cours d'une protection, sa compagnie escorte les enfants d'un village de montagne pour les conduire à l'école dans la vallée. Le convoi est ainsi formé: une première jeep ouvre le chemin, suit un camion où sont les enfants algériens et enfin une autre jeep ferme le convoi, c'est dans cette jeep que



sont Gérard et le conducteur. Les rebelles qui sont en embuscade au-dessus de la route, tirent sur la dernière jeep.

Gérard est mort au col du Mont Couffé le 28 mai 1959.

Lire le témoignage de Michel Vailland qui a été dans le même camp, il est arrivé le 8 juillet 1959 et a rencontré les copains de Gérard.

Quand le maire, M. Vilain et le curé, le père Guillo, viennent au moulin chez ses parents pour annoncer la triste nouvelle, Marie, sa maman et sa

sœur Martiale sont seules, son papa est en mer à la pêche à la sardine à la Turballe.

Sa maman ne veut pas y croire, elle a reçu hier une carte de Gérard lui souhaitant la fête des mères. Le corps de Gérard est rapatrié le 25 juin 1959, les obsèques sont célébrées le 28 juin 1959.

Gérard fait partie des 270 Morbihannais morts en Algérie.



M. Vilain, le maire, pose avec les conscrits de la classe 1954

De gauche à droite: Alain Jannot, Jean Le cam, Gérard Panhelleux, Yves Gervot, Alain Bizeul

AIMÉ TENDRON

Aimé Tendron né le 27 février 1937 à Vieille Roche en Camoël, travaille à la ferme du Lestin avec ses parents à partir de 14 ans (après le certificat d'études).

Il reçoit un courrier de la gendarmerie, le même jour que Michel Clavier (un autre Camoëlais), c'est sa feuille d'incorporation pour l'Algérie. Il part le 6 mai 1957, il a 20 ans. Il n'a pas encore fait son service militaire, que l'on fait, à l'époque, en atteignant sa majorité, à 21 ans.

Il quitte le domicile de ses parents, prend le train à Pontchâteau pour Nantes, puis Paris Gare du Maine.

Un bus lui permet de rejoindre la Gare de Lyon-Perrache. À Marseille, il prend un bateau qui se nomme «La Ville d'Oran» pour débarquer à Oran. Il poursuit son voyage jusqu'à Perregaux (aujourd'hui Mohammadia) et Jean Mermoz (Bou Henni), où il passe deux mois avec les tirailleurs algériens pour faire ses classes dans le 19^e régiment. Il passe encore deux mois à Arzew et arrive enfin à Saint Denis du Sig (aujourd'hui Sig).

Après ses classes, Aimé est envoyé à Alger. Le voyage en train dans des wagons à bestiaux, sans hygiène ni confort, dure trois jours ! Puis encore un jour de train pour arriver à Tizi-Ouzou en Kabylie.

Il est incorporé dans une section composée de 17 ou 18 Européens et d'une vingtaine de Harkis.

L'arrivée en Algérie est, bien sûr, un dépaysement total.

Pendant ses classes, il a surtout des contacts avec les colons qui parlent français.

Aimé se rappelle de l'étonnant marché local où les bouchers dépiautent leurs bêtes dans la rue pour vendre la viande aussitôt, le sang



Aimé à droite

coule sur le trottoir. *«C'était dégoûtant !»*.

Il y a aussi les hectares d'orangers et de citronniers, mais les colons leur interdisent d'en manger les fruits !

La vie en Kabylie, est très différente, c'est un territoire très pauvre où les habitants mangent ce qui pousse suivant la saison. Il y a la saison des olives, la saison des figes de Barbarie et quand il n'y a plus rien ils mangent des racines ou des plantes ! Les Harkis traduisent la langue et leur apprennent à manger les figes de Barbarie sans se retrouver avec des piquants

plein la bouche... *«On ne se fait pas prendre 2 fois» !*

En Kabylie, il participe à des combats dans les montagnes ; il y a aussi des attentats car certains Harkis sont de faux alliés et sont proches des Fellaghas qui souhaitent que l'Algérie reste algérienne.

Une nuit, un Harki propose à un copain nommé Robert de prendre son tour de garde. Mais Robert se réveille à 6h30 et se lève. Il aperçoit des hommes qui s'avancent, il donne l'alerte et forme une patrouille ; ça tire de partout ! Les Fellaghas voulaient détruire la caserne et avaient prévu de lancer des grenades dans les chambres et de tout faire exploser.

«Moi, je dormais sur mes deux oreilles, tout aurait pu s'arrêter là, cette nuit-là !».

Aimé se rappelle, malgré les moments difficiles à supporter, avoir eu de très bons copains, mais qu'il a perdus de vue, (il n'y avait pas internet ni les portables) ! Il a gardé contact avec des gars de Caden.

Aimé a eu ensuite une «formation» de 3 jours pour tenir le dispensaire dans un village de 8 000 à 10 000 habitants. Il était en contact avec la population qui venait se faire soigner. C'était dans la Vallée de Sébaou, une vallée riche et gérée par la France (les pieds-noirs profitaient du système).

Sur 26 mois d'incorporation, il a eu une seule permission, au bout de 15 mois.

(Ce n'était pas la même durée pour tout le monde, c'était en fonction du lieu où ils étaient).

Il revient au Lestin le 10 août 1959, il ne reprend pas son travail à la ferme de ses parents car son frère a dû le remplacer. Il trouve aussitôt du travail chez son oncle qui est pêcheur à la Turballe et qui le forme au métier de la pêche à la sardine.

Aimé est démobilisé le 28 août 1959.



Un campement

JEAN-CLAUDE VAGNER

Jean-Claude Vagner est né le 1^{er} juin 1938 à Orléans dans le Loiret (45).

Après ses études Jean-Claude est employé comme ajusteur chez Thermor à Orléans.

La famille de Jean-Claude a des origines Camoëlaises. Le grand-père de sa maman Jacqueline, Joseph Briand est né à Camoël dans la maison qui est aujourd'hui le n°9 place de l'église. Pendant la guerre 39/45 le père de Jean-Claude, Auguste Vagner est fait prisonnier en Allemagne. Sur décision du grand-père Joseph Briand, toute la famille vient se réfugier à Camoël où vit sa petite-nièce Marie Briand mariée avec Isidore Vallée au n°9 place de l'église.

La famille Vagner continuera à venir passer les vacances à Camoël, tous les ans, chez



Angèle Le Pic (rue des Fontaines).

Avant de partir en Algérie Jean-Claude fait ses classes à Montauban dans les parachutistes. Le 11 octobre 1960 le Caporal Jean-Claude Vagner fait face avec sa section à une position rebelle retranchée et défendue par une mitrailleuse. Il combat tout l'après-midi avec ses camarades. En fin d'après-midi, il se porte en renfort d'une section voisine violemment atteinte par les feux convergents de deux blockhaus. C'est en aidant cette section à évacuer ses blessés que Jean-Claude est

lui-même frappé à mort vers 18h, dans le Djebel Mahmel (Batna), *(extrait de la lettre envoyée à ses parents)*; **Jean-Claude Vagner a été tué en Algérie quinze jours avant sa démobilisation.**

MICHEL VAILLAND

Michel est né le 5 février 1939 à Saint-Nazaire. Ses parents habitaient Méan, ils reviendront s'installer peu après à Vieille Roche. Il est scolarisé à l'école publique des garçons (salle polyvalente actuelle).

Après le Certificat d'études, à partir de 14 ans il travaille dans la petite ferme de ses parents et il aide les autres fermiers du village: Ernest Gouret et Alexis Le Cam pour les corvées (les foin, les battages, la plantation des choux et des betteraves...).

À 17 ans, il fait des remplacements de facteurs à la poste de la Roche-Bernard, ses tournées sont principalement sur Marzan et Nivillac.

Il est appelé pour «partir au régiment» (service militaire) en Algérie dans le 2^e régiment d'infanterie de marine, le 1^{er} mars 1959, il a 20 ans.

Il fait ses classes (formation militaire) au 43^e bataillon du Bima (Bataillon d'Infanterie de marine) de Nantes à la caserne Mellinet pendant 3 mois. Il part ensuite au camp d'Auvours près du Mans, il y reste un mois et passe son permis de conduire militaire. Il revient à Nantes et rentre à Camoël pour sa dernière permission avant de partir en Algérie.

C'est pendant cette permission qu'ont eu lieu les obsèques de Gérard Panhelleux, tué en Algérie le 28 mai 1959, elles ont été célébrées le 26 juin 1959.

Il part début juillet pour l'Algérie, prend le bateau à Marseille le 3 juillet 1959 et après 24 heures de traversée, il arrive à Philippeville (aujourd'hui Skikda). Il y reste 3 jours, reprend le bateau pour Collo, y reste 1 journée et rejoint Bessombourg, là où Gérard Panhelleux est mort.

Il dit: «jamais, je n'aurais pensé aller où il a été, c'est dur de venir là où mon copain de



Camoël a été tué». Il y rencontre les copains de Gérard.

Il repart pour El-Ouloudj, il va y rester environ 6 mois. Il est envoyé ensuite au Col du Melab, complètement dans la brousse, il n'y a pas de chemin, les soldats suivent un bulldozer qui trace un chemin devant eux, et là, sur un piton rocheux, ils construisent un bâtiment. On les ravitaille par hélicoptère, on leur balance du pain et des conserves et ils buvaient l'eau des ruisseaux.

Il a eu des gros problèmes d'intestin, il aurait dû être hospitalisé mais l'hélico n'a pas pu décoller.

Ensuite il a été à Zerga, El-Biar, le Kev, Ain-Kechera où les soldats protégeaient les moissons des colons.

Un jour, à Hadder-Mafrouch, ils sont en protection pour l'eau, pendant que certains faisaient le plein d'eau dans une mare (oued), Michel et un copain se tenaient sur une crête pour surveiller les alentours. Ils étaient debout, tout à coup son copain lui dit «attention, on nous tire dessus», ils plongent à terre et là, son copain se relève et lui dit «c'est moi qui ai été touché» et il s'écroule. Il avait été touché en plein coeur, il s'appelait Louis Marin.

Dans son régiment, il y a eu treize morts, dont douze le même jour, tombés dans une embuscade.

Il a passé deux ans en Algérie. Il a gardé contact avec deux bons copains, qu'il rencontre au moins une fois par an.

L'amitié et la solidarité ont été très fortes pendant ces deux années difficiles.

En rentrant en France, il passe le concours pour être facteur titulaire.



Michel au milieu